

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le salut par l'autre

Thomas O. St-Pierre

Number 328, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94141ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

O. St-Pierre, T. (2020). Review of [Le salut par l'autre]. *Liberté*, (328), 71–73.

Tous droits réservés © Thomas O. St-Pierre, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

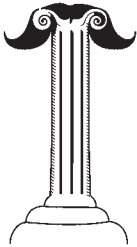
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

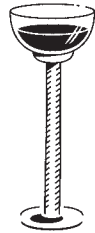
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

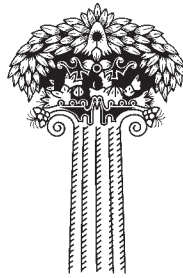
<https://www.erudit.org/en/>



Ironique



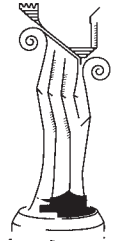
Alcoolique



Pléthorique



Métaphorique



Catastrophique

Le salut par l'autre

Thomas O. St-Pierre

Il y a trois ans, à la fin d'une discussion professionnelle, un collègue écrivain m'a poliment demandé des nouvelles. Il savait que je venais de déménager de Montréal à Québec pour des raisons familiales et qu'en raison de cette décision, j'avais dû renoncer à mon emploi de professeur de philosophie. Je lui ai répondu (poliment moi aussi) que j'étais désormais traducteur et que je m'y plaisais bien.

Il a réagi avec une compassion étonnante : il semblait sincèrement s'inquiéter de ma vie actuelle. C'était étonnant, d'abord, parce que c'était injustifié. Mais j'ai compris depuis que, pour lui, traducteur voulait dire pigiste (ce n'était pourtant pas mon cas), c'est-à-dire quelqu'un qui vivote péniblement. C'était également étonnant parce que j'avais toujours pensé qu'il était égocentrique, obnubilé par ses idées, ses projets, ses échecs. Par quel étrange caprice s'était-il mis soudainement à s'inquiéter de ma santé financière ? J'ai fini par comprendre qu'en me parlant de cette vie fantasmée de pigiste tirant le diable par la queue, il songeait en fait à la sienne, et que c'est ce qui l'émouvait tant. Pourquoi au fond s'en être étonné ? La compassion peut-elle être autre chose : la capacité de s'émouvoir des maux des autres *précisément* parce qu'ils nous rappellent les nôtres, qu'ils soient passés ou potentiels ?

Au fond, ce collègue me semblait assez bien exemplifier le paradoxal rapport des artistes à autrui, qui repose sur la cohabitation féconde d'une sensibilité et d'un égocentrisme poussés à l'extrême. Cette dualité ne fait pas des artistes des êtres « qualitativement » distincts des autres (cette cohabitation est notre lot à tous), mais peut-être simplement de plus puissantes

Michel Houellebecq
Sérotonine
Flammarion, 2019, 352 p.

Lomपाल
Flip
Pineale Prod, 2017, 63 min

Lomपाल
Jeannine
Pineale Prod, 2018, 52 min

machines à percevoir et à transformer les matériaux dont sont faites nos vies.

Entre tous les artistes dont je fréquente l'œuvre, ce portrait me semble parfaitement s'appliquer à Lomपाल, le plus houellebecquien des rappeurs français (c'est une affirmation étrange, je sais). C'est en me rappelant cette discussion pleine d'une empathie si étonnante que j'ai eu envie d'observer d'un œil analytique son œuvre en la mettant justement en parallèle avec celle de Michel Houellebecq, et plus particulièrement avec son dernier roman – et de me demander en quoi ces deux artistes, malgré ce que leur propos peut avoir de rébarbatif, me touchent.

Égocentrisme et sexualité

Car il me semble bien qu'il y a quelque chose de houellebecquien dans les chansons de Lomपाल, à commencer par son égocentrisme décomplexé. Ces deux artistes, comme tant d'autres, non seulement s'appuient sur leur propre perspective pour déployer leur monde esthétique, mais témoignent surtout de celle-ci sans fard, en ne tentant de dissimuler aucune petitesse. En fait, c'est tout le contraire : ils cherchent à peindre leur réalité (intérieure) telle qu'elle *est* et non telle qu'elle *devrait* être, sans jamais teinter cette perspective d'une condamnation morale ou dissimuler conventionnellement l'égoïsme qui ponctue notre quotidien à tous.

Il me semble que ces écarts moraux ont en effet un très fort potentiel de résonance artistique : nous en sommes tous responsables et victimes ; nous avons tous le réflexe de les décrier chez les autres et de les dissimu-

ler chez nous. Il y a donc là un nœud ; quelque chose à dire, à dévoiler. Ainsi, chez Lomèpal et Houellebecq, on se trouve bel et bien au croisement de l'égoïsme et de la sensibilité, mais on s'y trouve sans trop se le reprocher, avec une certaine sérénité. C'est d'ailleurs une des forces de la prose de l'écrivain français : elle met en scène des narrateurs qui se scrutent avec tellement de lucidité (avec une espèce d'intransigeance non dénuée d'indifférence) qu'il est difficile, malgré que le portrait dressé ne soit pas toujours flatteur, de ne jamais s'y reconnaître.

Un bon exemple de la volonté de ces deux artistes de mettre à nu notre vie intérieure est l'importance qu'ils accordent à ce que j'appellerais le besoin, ou le désir, ou l'espoir d'être *sauvé par autrui*.

Dans le cas de Houellebecq, il serait peut-être plus juste de parler de la possibilité momentanée de s'anesthésier d'une souffrance généralisée par la multiplication des éjaculations. D'ailleurs, son œuvre comporte plusieurs personnages féminins, par exemple Valérie dans *Plateforme*, dont le dévouement aux orgasmes de ses narrateurs est presque divinisé. En fait, on chercherait longtemps chez le nihiliste Houellebecq une autre forme d'idéal, de transcendance humaine, que celle de la soumission féminine au plaisir masculin.

Ce constat est renforcé à la lecture de son dernier roman, *Sérotonine*. Le personnage principal, Florent-Claude Labrouste, aux prises avec une lourde dépression, s'anesthésie avec du Captorix, puissant antidépresseur qui rend impuissant. Il laisse sa femme, son emploi, son appartement et part par la France chercher... on ne sait trop quoi. Cliché de circonstance : il se cherche lui-même. La seule façon qu'il trouve pour y arriver, c'est de se plonger dans les souvenirs des deux amours de sa vie : Kate et Camille, perdues par sa faute. À tort ou à raison, il croit qu'elles auraient pu le rendre heureux. Après un passage dans lequel Labrouste s'extasie avec une ferveur mystique sur le dévouement que représente une photo de Camille lui faisant une fellation, cette ode aux femmes perdues se termine par un appel christique à l'amour, après un détour par Thomas Mann et par Marcel Proust, qui affirmeraient au fond que la sexualité offre le seul salut possible.

Chez Lomèpal, on peut voir une évolution différente, mais non sans similitudes. En s'appuyant sur les chansons de *Flip* (2017), on pourrait aussi conclure que la vie se résume à une éternelle chasse à l'orgasme. Comme dans *Club*, par exemple :

Je reviens des enfers, laisse-moi danser dans le club
Bloqué sous les enceintes, plus rien ne m'indique
l'heure
Maintenant, chaque jour vaut mieux que n'importe
quelle vie
Mais je peux tout foutre en l'air pour faire rire une
belle fille

Deux ans plus tard, dans *Jeannine*, Lomèpal se fait, de son propre aveu, « moins adolescent ». Autre cliché de circonstance : on a dit de cet album qu'il est « intros-

pectif ». En effet, moins rageur, Lomèpal touche dans ce disque avec sensibilité à des thèmes plus personnels : le caractère insatiable du désir, le cercle vicieux de la solitude et des conquêtes, la maladie mentale de sa grand-mère (la Jeannine du titre), ses rapports familiaux difficiles, etc. Il n'en demeure pas moins que tout y est abordé par le prisme du salut par l'autre. Ici aussi, la femme espérée ou perdue décline la sérotonine, cette « hormone du bonheur » utilisée dans la fabrication de certains antidépresseurs : « Je ne peux pas te laisser tout gâcher maintenant que tu remplaces mes cachets, tu me calmes » (*Le vrai moi*).

L'enfer, c'est les autres (sauf que)

Ces représentations sont à l'opposé de ce que le féminisme tente avec raison de déconstruire depuis des décennies. Le salut par les femmes est au fond une divinisation, donc une objectivation, qui impose une distance, c'est-à-dire qui instrumentalise et rabaisse. Bien des jeunes femmes qui apparaissent furtivement dans les chansons de Lomèpal pourraient d'ailleurs correspondre facilement au concept de *Manic Pixie Dream Girl* élaboré par le critique de films Nathan Rabin : un être débordant de vie qui n'existe dans un récit que pour redonner au personnage principal (mâle, bien sûr) le goût de vivre, et qui n'a aucune caractéristique particulière outre celle-là, pour la simple et bonne raison qu'on ne lui attribue aucun autre rôle que celui de pivot scénaristique. Ainsi, elle n'a effectivement pas plus d'individualité qu'une injection de sérotonine.

Cela dit, il se déploie chez Lomèpal et Houellebecq une sensibilité qui permet de percevoir, mais aussi un égoïsme qui permet de concentrer, cette perception subjective afin de la magnifier en une œuvre. Malgré que l'utilisation égoïste que font les personnages de Lomèpal et de Houellebecq des femmes soit moralement condamnable, leurs œuvres nous touchent souvent, parce que ces deux créateurs mettent le doigt sur cette faille qui concerne tous nos égoïsmes personnels, bien que dans des proportions différentes : le désir que les autres nous sauvent de nous-mêmes, nous guérissent, nous complètent, nous réconcilient avec notre passé, comblent nos carences, nous donnent confiance en nous, nous prouvent que nous valons la peine d'être aimés. Qui peut prétendre être au-dessus d'une telle vulnérabilité, aussi puérile que prégnante ?

Il y a une grande tendresse chez Lomèpal, bien plus il me semble que chez Houellebecq, dont la misanthropie mesquine finit par agacer. Chez le rappeur français, cette tendresse s'exprime souvent par la voie de la culpabilité, comme dans *Yeux disent*, du regret (*X-Men*), de la nostalgie (*Bécane*) ou du fantasme (*Dave Grohl*), mais elle repose toujours sur la croyance d'avoir trouvé quelqu'un de si spécial qu'on peut espérer que l'intensité de la rencontre initiale perdurera assez longtemps pour qu'on finisse par s'aimer soi-même – et pour toujours, puisque l'autre donne tous les signes d'être capable de cet exploit, et même d'avoir envie de

ce *dévouement* sacerdotal, précisément comme les maîtresses des narrateurs houellebecquiens.

Cette culpabilité de l'être égocentrique et sensible prend aussi la forme d'une haine de soi : il poursuit et déteste en même temps le plaisir, il cherche le remède dans le mal et il se torture en essayant de se guérir. Il est dépendant de l'autre, mais méprise sa propre faiblesse, sa dépendance, en plus de se sentir coupable de tout ce que cette utilisation coûtera à l'autre en souffrance et en déception. Il entretient la faille en essayant de la colmater ; il est pris au piège, menotté tant par ses envies que par ses remords.

Cette douleur se complexifie dans *Jeannine*. Le personnage de Lomepal, qui cherchait dans le précédent disque à calmer son trouble par la sexualité, s'est lassé de cet antidote peu efficace. Il cherche une nouvelle voie ou une plus grosse dose. Pourquoi ne ferait-il pas comme tout le monde et ne calmerait-il pas sa « frayeur » en se réfugiant dans la place forte du couple ? Ce désir d'une union durable, d'un plaisir qui ne soit plus simplement égoïste mais réciproque, d'un plaisir sans culpabilité, qui serait un échange fusionnel autant qu'un projet de vie structurant et rassurant, est notamment l'objet de la chanson *Dave Grohl*, mais aussi de *X-Men* :

D'accord, l'enfer c'est les autres
Sauf que sans les autres t'es encore plus mal
T'as fermé les yeux, dix jours après
T'étais toujours seul, dans le même plumard

Mais le problème n'en est pas pour autant réglé. À qui s'unir ? Par qui être sauvé ? Comment chasser les anciennes habitudes ? Qui donc pourra guérir l'épouvantable égocentrique, l'incorrigible séducteur, l'hédoniste maniaque, le solitaire frustré, sinon celle, pure et inatteignable, dont il ne peut être qu'indigne (*Le vrai moi*) :

Je t'ai aimée plus que le Créateur
Je brûlerai sûrement pendant des mois
Mais comment pourrais-je avoir peur
Maintenant que j'ai connu le vrai moi
Loin du vrai toi en enfer
Ta belle gueule n'a rien à foutre là-bas
Promets-moi de ne pas me rejoindre en enfer

« Le vrai moi » : celui que déforme ce généreux personnage fantomatique, l'éternelle femme aimée ; celui qu'elle crée, qu'elle invente en aimant, en accueillant l'autre en elle, comme un prisme déformant la lumière, comme un filtre ; celui de la rédemption duquel son assentiment et sa pureté servent de caution morale.

Dans *Sérotonine* aussi, la dépendance aux autres se vit sous le signe de la culpabilité et de la haine de soi, du sentiment d'être indigne de l'autre. À un point tel qu'on en vient quelquefois à se demander : comment peut-elle être pure et t'être tellement supérieure, cette femme avec qui tu as passé plusieurs années en couple, cher narrateur ? Comment peut-elle être d'une pâte si

radicalement différente de la tienne, ta Camille ? On se dit d'ailleurs la même chose au sujet de la fille dont il est question dans *Dave Grohl*, avec laquelle le « narrateur » de Lomepal n'a passé qu'une soirée.

On en revient finalement à l'idée d'une femme fantasmée, c'est-à-dire *fabriquée* précisément pour évoquer la pureté, une figurine de transcendance presque rêvée qui permet au héros, dans sa noyade, de s'imaginer qu'il aurait pu finir autrement, qu'il n'était pas condamné à se détester, qu'une autre vie était possible. Par le fait même, le salut par l'autre, c'est la fiction taillée sur mesure pour ceux qui ne s'aiment pas.

Le salut par la beauté

Mais il n'y a pas que les artistes cyniques qui ne s'aiment pas et ont besoin de fiction. Pour tout dire, que Lomepal ait tort ou pas, j'apprécie avant tout sa sincérité dans l'errance. Son aspiration égocentrique et naïve à toujours obtenir plus, à vouloir s'abreuver jusqu'à plus soif à même la beauté, à extirper tout le suc des autres, je la trouve pleine d'humanité, avec tout le lot d'imperfections que ça implique. Après tout, nos vies sont indistinctement tressées de fictions subjectives et de matières objectives – et il me semble qu'il faut, autant que faire se peut, s'efforcer d'aimer cette court-pointe existentielle avec un peu de bienveillance.

C'est peut-être ce qui m'a poussé, en repensant à cette discussion avec mon collègue écrivain, à me dire que, même s'il pensait à lui-même en s'émouvant sur mon cas, son empathie n'en était pas pour autant fausse. Peut-être imparfaite, mais très vraie et très sincère, en ce sens qu'elle ne découlait pas d'un désir d'obtenir quelque chose ou de jouer un jeu : cette empathie, elle habitait mon interlocuteur, et elle le préoccupait authentiquement. Il la vivait à fond : il se souciait égoïstement de moi.

Il y a une grande vérité qui nous touche tous là-dedans.

C'est pourquoi les chansons de Lomepal me touchent, même si elles sont pleines d'égoïsme et de veulerie. Il y a une beauté, après tout, dans la vulnérabilité, et la sincérité qui est nécessaire pour la mettre à jour est une exigence artistique aussi précieuse que rare.

Grâce au « hasard » des réseaux sociaux, je suis récemment tombé sur une des premières entrevues accordées par Houellebecq, à la sortie d'*Extension du domaine de la lutte*, il y a plus de vingt ans. Il y déclarait notamment, quand on l'interrogeait sur ses raisons d'écrire des livres : « Je ne pense pas que la beauté puisse sauver quoi que ce soit. » Moi, comme Lomepal, je préfère croire que la beauté le peut. Encore faut-il accepter de chercher cette beauté là où elle se trouve (sûrement pas dans le mythe éculé de la *Manic Pixie Dream Girl* qui reconduit le regard masculin, mais sans doute dans tous les rapports imparfaits qui nous unissent) plutôt que là où on souhaiterait qu'elle soit. Apprendre à aimer notre dépendance à autrui, ce n'est peut-être pas la pire manière d'apprendre à vivre avec les autres. 